

Proust à l'hippodrome

Charles Bukowski, *Shakespeare n'a jamais fait ça*, Points, 2014, 226 p.

Anne-Marie Régimbald

Numéro 306, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72774ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Régimbald, A.-M. (2015). Compte rendu de [Proust à l'hippodrome / Charles Bukowski, *Shakespeare n'a jamais fait ça*, Points, 2014, 226 p.] *Liberté*, (306), 46–46.

Proust à l'hippodrome

Charles Bukowski, écrivain classique.

ANNE-MARIE RÉGIMBALD

LE Santa Anita Park et le Pussycat Theater, connus l'un pour être un hippodrome californien ayant accueilli à ses heures de gloire, fin des années 1950, plus de soixante mille spectateurs, l'autre pour être un cinéma porno de South Hill Street, Los Angeles, qui a ouvert ses portes en 1966 et qui a rapidement disséminé ses succursales à travers la Californie, jusqu'à répandre les descendants de *Deep Throat* dans quarante-sept salles, et dont la rectitude politique allait avoir raison en 1981, accueillait

CHARLES BUKOWSKI
Shakespeare n'a jamais fait ça
Points, 2014, 226 p.

tous deux régulièrement Charles Bukowski. Aujourd'hui, le Pussycat Theater est une planque à touristes et, il y a de ça quelques années, le célèbre champ de courses a évité de peu la fermeture. Il y a fort à parier qu'il fut aussi un temps où l'homme se battait dans les bars de Hollywood, où, avant de se traîner dans un bureau du United States Postal Service, il passait l'autre partie de la nuit à faire la seule chose qui avait jusque-là évité qu'il se suicide, soit mitonner une des aventures de Butch-Hank Chinaski, son alter ego, ou un de ces poèmes qu'il écrivait de sa manière coup de poing.

Les féministes n'aimaient pas Bukowski, oubliant que ses mots étaient plus durs encore à l'égard des hommes que des femmes; les gens de gauche n'aimaient pas Bukowski, oubliant que Bukowski était un travailleur qui parlait des travailleurs. Il s'en contrefichait et vivait de la seule manière qu'il pouvait vivre, passant outre la réalité qu'il ne faisait pas bon vivre, ni pendant les années maccarthystes ni par la suite, dans la vraie marginalité, aux États-Unis, et pas dans ce qu'il estimait être l'anticonformisme *fashionable* et bête des beatniks. « *I don't like to be shaped by society* », fait-il répéter jusqu'à plus soif à Hank.

Rappelons, pour la petite histoire, que Bukowski avait presque quarante ans quand

on a tiré, en 1959, deux cents copies de son premier recueil, *Flower, Fist and Bestial Wail*, et que de son vivant, il n'a jamais vendu plus de cinq mille exemplaires d'un livre aux États-Unis. Le titre réédité chez Points, à l'origine publié quinze ans avant sa mort en 1994, est un fourre-tout : récit du voyage de l'auteur à Paris et en Allemagne,

poèmes écrits là-bas, photos de Michael Monfort. La lecture de ce bouquin, marginal dans son œuvre, a eu le mérite de me faire replonger d'abord dans *Postier*, publié en français en 1977, puis dans

une partie de sa poésie et de ses nouvelles en anglais. « Comment un type qui ne s'intéresse à presque rien peut-il écrire sur quoi que ce soit ? », demande l'écrivain américain dans *Shakespeare n'a jamais fait ça*. La phrase aurait pu concerner Marcel Proust, mort deux ans après la naissance de Bukowski en Allemagne. Les deux écrivains ont en commun d'avoir été publiés sur le tard et d'être les créateurs d'une œuvre instantanément reconnaissable. Le temps passant, Bukowski est devenu comme Proust un classique de l'autobiographie.

Mais si j'évoque Proust, c'est surtout pour dire cette évidence que, si *À la recherche du temps perdu* s'attarde, à travers les lieux, à la texture et à la matière du souvenir, le moteur et la matière de Charles Bukowski tournent autour des lieux et du présent en mouvement, de l'omniprésent, et le récit de voyage publié ici en est la bannière. Bar anonyme ou pas, voiture, chambre d'hôtel, rue, épicerie, sous-sol de maison, musée de cire, bureau d'un vieil immeuble, Hank Chinaski se déplace sans cesse et Bukowski s'entête à lui faire prendre la parole qu'on ne lui donne pas, à lui faire tenir autre chose que le discours ambiant sur « la plage, nager, skier, Noël, le Nouvel An, la fête nationale du 4 juillet, la musique rock, l'histoire du monde, l'exploration de l'espace, les chiens

domestiques, le football, les cathédrales et les grandes œuvres d'art ». Tout ça, il s'en « tamponne ».

Le reste, ce qui intéresse Bukowski, est plus que jamais parlant : « un chien errant dans la rue, une femme qui assassine son mari, les pensées et les sentiments d'un violeur à l'instant où il mord dans son hamburger; la vie à l'usine, la vie dans les rues et dans les chambres des pauvres, des invalides et des fous, toutes ces conneries, j'écris beaucoup de conneries dans le genre... » Dans la non-posture intentionnellement non intentionnelle de celui dont la poésie ne se tient pas seulement hors de la jolie image, mais de l'image, point, Bukowski ne voyait rien d'autre que la fluidité abrupte du quotidien, « *that little-known history of / inhumanity* », écrit-il dans le poème *Clothes Cost Money*.

Angel's View Motel, American Clock Company, le bar Hungry Diamond, le cabinet du docteur Kiepenheuer, les lieux où se déroulent les nouvelles et les romans de Bukowski témoignent bien de la régulière et répétitive irréalité du monde telle que

EN MILLE MOTS



Mommy, film de Xavier Dolan
(Québec, 2014).

ressentie par leur auteur, comme sa poésie, dans laquelle aucun mot sale ou dur n'est honni, déborde de réalité et de concrétude. Je termine par les dernières lignes d'un poème de *Slouching Toward Nirvana*, dont je trouve qu'elles condensent l'héritage de leur auteur : « *this old electric / typewriter / that sounds like / a / washing / machine.* » **L**